

Le formulaire des compagnies, par Maurice Martel, B.A., LL.L.
Un vol., 6¼ po. x 9¼ relié, 423 pages. — *Le formulaire des
compagnies, enrg.*, 591, avenue Mgr Taché, Québec 10, 1956.
(\$9.75)

André Bergevin

Volume 32, numéro 3, octobre–décembre 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000199ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000199ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergevin, A. (1956). Compte rendu de [*Le formulaire des compagnies*, par Maurice Martel, B.A., LL.L. Un vol., 6¼ po. x 9¼ relié, 423 pages. — *Le formulaire des compagnies, enrg.*, 591, avenue Mgr Taché, Québec 10, 1956. (\$9.75)]. *L'Actualité économique*, 32(3), 542–543.
<https://doi.org/10.7202/1000199ar>

proportion et la qualité des réponses aux questionnaires soumis a largement dépassé ce que l'on est habitué de constater dans des travaux semblables, on peut affirmer que les faits exposés constituent une image suffisamment représentative de la réalité pour faire de cet ouvrage une étude unique en son genre.

Patrick Allen

Dictionnaire des sciences économiques, tome premier A à I, publié sous la direction de JEAN ROMEUF. Un vol., 6 po. × 9¼, broché, 629 pages. — LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, blvd Saint-Germain, Paris VI, France, 1956. (2,400 francs).

La science économique ayant maintenant son jargon, on veut lui donner son dictionnaire. Mais il faut alors faire un choix: présentera-t-on une collection d'articles spécialisés à l'occasion d'un terme employé aujourd'hui par les économistes ou au contraire réunira-t-on tous les mots qui servent à exprimer une idée qui peut avoir un rapport prochain ou lointain avec la vie économique? Le choix étant radical, les auteurs du Dictionnaire des sciences économiques n'ont apparemment pu se résoudre ni à l'une ni à l'autre branche de l'alternative. Le résultat est étrange. Plus de la moitié de leur ouvrage semble tirée de la toute dernière édition du Petit Larousse. Le reste est formé d'une collection d'articles souvent intéressants et qui rendront en tous cas quelques services aux étudiants non encore familiarisés avec le jargon du métier.

Pierre Harvey

Comment préparer votre impôt (édition 1957), par JEAN ZALLONI, C.A. Une brochure de 99 pages. — INSTITUT LITTÉRAIRE DU QUÉBEC LTÉE (\$1.50).

Nous attirons particulièrement l'attention des lecteurs sur l'importance de connaître cet ouvrage à titre de contribuables (particuliers en affaires ou non). Cet ouvrage, le seul du genre qui existe en français, pourra leur faciliter énormément la tâche dans la préparation de leurs déclarations au fisc (fédéral et provincial) et leur indiquera s'ils peuvent bénéficier de toutes les dispositions prévues par la loi et par suite diminuer leur fardeau de l'impôt. Quatre éditions mises à jour ont paru chaque année depuis 1953. L'édition révisée de 1957 vient de paraître.

André Bergevin

Le formulaire des compagnies, par MAURICE MARTEL, B.A., LL.L. Un vol., 6¼ po. × 9¼, relié, 423 pages. — LE FORMULAIRE DES COMPAGNIES, ENRG., 591, avenue Mgr Taché, Québec 10, 1956. (\$9.75).

Il s'agit d'un ouvrage qui rendra sûrement de grands services à tous les secrétaires ou les officiers supérieurs des entreprises dont les opérations d'affaires sont régies par la forme juridique de la compagnie ou encore à tous ceux qui désirent placer leur entreprise sous l'empire de ce statut juridique.

Ils trouveront dans cet ouvrage la plupart des formules prescrites par les lois relatives aux compagnies. Pour faciliter la consultation du formulaire, on a adopté les divisions suivantes: constitution, objets et pouvoirs, capital-actions, organi-

sation, directeurs, actionnaires, administration, emprunts, livres et registres, lettres patentes supplémentaires, compagnies sans capital-action, compagnies minières, licences et permis, dissolution.

André Bergevin

Philanthropic Foundations, par F. EMERSON ANDREWS. Un vol., 6¼ po. × 9¼, relié, 459 pages. — RUSSELL SAGE FOUNDATION, New-York, 1952, (\$5.).

Cette étude porte sur la situation actuelle des fondations aux États-Unis et des problèmes que posent leurs principales activités. En bref, on analyse les types de fondations, leur organisation, les conseils de fiduciaires, les programmes de subventions, les sphères d'intérêts, les problèmes légaux et d'administration, etc.

André Bergevin

The English Mind as Reflected in Literature par T. A. BIRCH. Un vol., 5 po. × 7½, relié, 332 pages. — RENOUF PUBLISHING COMPANY LIMITED, Montréal, 1956. (\$4.50).

C'est une vérité reconnue, du moins par les professeurs, gens d'ordre et de système, que les livres illustrent la vie des peuples. Il y a certes bien des exceptions, mais on peut poser sans arbitraire qu'une nation se retrouve, en ses composantes, dans les œuvres littéraires de ses maîtres.

Partant de là, mon collègue et ami T. A. Birch a imaginé de nous présenter l'âme anglaise telle que la réfléchissent les romanciers, les dramaturges, les poètes et les essayistes anglais. *The English Mind as Reflected in Literature* est donc, à la fois, un abrégé d'histoire littéraire et un essai de psychologie collective. Rien n'y est laissé inexploré des écrivains d'hier et d'aujourd'hui, et de chacun M. Birch, avec une révérence et une foi qui nous sont une leçon, en extrait la substance qui, selon lui, appartient au bien commun, au patrimoine de l'Angleterre.

Depuis le temps que nous les boudons ou les dénonçons à la vindicte de notre rhétorique, que savons-nous, en fait, des Anglais? Le bloc de défauts et de travers dans lequel nous les coulons si injustement, et beaucoup plus par tradition qu'en connaissance de cause, n'est pas, faut-il le rappeler, leur véritable architecture. Si celle-ci, au rythme de l'histoire, a varié d'une époque à l'autre dans son style, et à quelle vitesse depuis l'ère victorienne, la source, en revanche, n'a jamais cessé de sourdre, comme chez toute nation qui a des racines, du plus profond, du plus authentique de son tuf.

Quoiqu'il y ait plusieurs sortes d'Anglais, écrit M. Birch, tous, à leur façon, reflètent dans leurs livres quelque chose de leur passé, de leur géographie. La démonstration qu'il en fait en superposant le pays littéraire au pays réel est concluante, même s'il arrive souvent que la correspondance entre les deux laisse quelque marge à l'imprévisible, à l'indéterminé. D'ailleurs, comment pourrait-elle être rigoureusement parfaite en une matière aussi impalpable, aussi fluide que le génie?

L'essentiel n'est donc pas qu'on nous prouve que Shakespeare est cent pour cent anglais ni que l'on retrace, en chaque cas, les influences étrangères. Il est qu'on nous ouvre une large et, pour nous, une nouvelle perspective sur l'âme